

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AVRIL 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Le R.P. Amédée.—Nouvelle : Papa dort, par Clémence Malaurie.—Les plus longs cheveux du Monde.—Napoléon Ier intime, par Victor Laverrière.—Poésie : Récit d'un soldat français, par Rodolphe Brunet.—Sait-on aimer ? par Ludo.—Le printemps, par J. Saint-J.—Explosion de dynamite.—Le marquis di Rudini, premier ministre du cabinet italien.—Les Anglais en Egypte.—Les femmes qui grognent.—Les petites curiosités : Le gaz artificiel (avec gravure).—Un artiste de l'art dentaire.—Pour rire.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Les Anglais en Egypte : Conflit entre les Derviches et les Egyptiens ; Sir Herbert Kitchener, chef des troupes anglaises, prenant conseil de ses guides.—Portrait du R.P. Amédée, supérieur général des Frères de la Charité.—Mme Davis, qui a les plus longs cheveux du monde.—Portraits de MM. Houssaye et Rudini.—Explosion de dynamite à Johannesburg : Vue générale des ruines.—Au Transvaal : Voiture de poste attelée de mulets et de zèbres.—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

C'est la semaine prochaine que LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication de son nouveau feuilleton, appelé à un succès sans précédent auprès de ses lecteurs, parce qu'il va leur offrir de douces émotions et un intérêt grandissant aussi sans précédent dans la longue suite de si beaux romans que LE MONDE ILLUSTRÉ s'est toujours efforcé de choisir, pour la plus grande satisfaction de ses fidèles lecteurs. La dernière œuvre du fameux romancier français à la mode :

EN DETRESSE

PAR JULES MARY

A hautement contribué à établir sa réputation d'écrivain romantique sans rival à Paris. Telle est justement l'œuvre que LE MONDE ILLUSTRÉ va offrir en feuilleton à son public lecteur.



Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Cela, c'est l'hymne du combat moderne, c'est le pean français, c'est la charge, le chant souverain de l'infanterie, la reine des batailles ! C'est le refrain trivial et ironique qui a fait le tour du monde en avant des baïonnètes, qui a retenti en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, Tonkin,—en France aussi, hélas !—et qui tant de fois a mené nos fantasmes à la victoire et à la mort. Quand, rapide et furieux, il éclate au fort de la mêlée, cet air enivre les plus vaillants et entraîne les plus timides ; il fait un héros du dernier conscrit et un Cynégire de ce voltigeur de l'Alma qui, le bras brisé par une balle, empoigna son clairon de la main gauche et continua de sonner. Pendant la charge, il semble qu'au milieu des nuages de poudre passe, échevelée et terrible, les yeux pleins d'éclairs et la bouche emplie de hurras, la Bellone de Rude.

Les Spartiates attaquaient au son des flûtes et en chantant les vers de Tyrtée ; les Athéniens chargeaient l'ennemi au bruit des trompettes, en criant *Alala* (l'hallali sauvage de nos chasses à courre), et en chantant l'hymne à Arès. Les légions romaines s'ébranlaient en poussant la grande exclamation : *Roma ! pro Patria !* puis les cris mille fois répétés : *Cominus ! cominus !* (de près !) se mêlaient aux fanfares des cors et des trompettes. Les grenadiers de la vieille garde marchaient avec les tambours, les fifres et la musique, et culbutaient Russes et Prussiens sur l'air :

On va leur percer le flanc,
Ran, ran, ran, tan, plan, tire lire,
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !

La ligne, l'infanterie de marine, les zouaves donnent l'assaut aux cris de : En avant ! et dans les notes de la charge, vibrant dans les clairons et grondant dans les tambours, les soldats entendent le refrain :

Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Si la valeur d'une œuvre se mesure à " son effet, quel septuor, quelle symphonie, quel opéra vaut donc les dix-sept mesures de la charge ? "

. Ces lignes que vous venez de lire sont bien inspirées, n'est-ce pas ? Elles sont d'Henry Houssaye, un écrivain patriote qui a entendu, compris et senti toute la force de la belle sonnerie française.

Eh bien, c'est cette sonnerie qui a causé la mort d'un de nos jeunes gens, Ludger Hould, de Trois-Rivières, caporal à la Légion étrangère, dont LE MONDE ILLUSTRÉ a publié le portrait la semaine dernière.

Elle en a fait mourir bien d'autres, la charge ; plus d'un brave tombera encore en l'entendant, la sonnerie du massacre, pour l'honneur du drapeau ; c'est chose de tous les jours de bataille que le rôle du soldat qui s'affaisse, foudroyé, mais je ne sais pourquoi la mort de ce caporal, de Ludger Hould, me fait une déchirure au cœur.

Il n'était pas Français, Hould ; les choses de France ne le regardaient nullement, ce brave enfant de Trois-Rivières, puisque Louis XV avait lâchement cédé la terre canadienne ; pourquoi donc a-t-il offert et donné sa vie à la France ?

Ah ! pourquoi ? Parce que si l'amant de la Pompadour pouvait bien abandonner ce qu'un poète de son temps, de beaucoup d'esprit et de très peu de cœur,

appelait dédaigneusement quelques arpents de neige, il lui était impossible de retirer de certains cœurs canadiens la semence immortelle de l'amour de la France.

Bercé sur les genoux d'une mère au cœur français, qui l'endormait en chantant des refrains de Normandie, élevé dans un centre qui a conservé la langue et les traditions d'une époque lointaine, mais toujours vivace, Ludger Hould, dès qu'il avait su lire, s'était passionné pour l'histoire de la patrie d'autrefois, et son cœur bondissait au récit des hauts faits des ancêtres de là-bas.

Les gigantesques chevauchées des fondations du pays de France, les luttes et les victoires de la vieille monarchie, la miraculeuse mission de Jeanne, les campagnes, les échecs, les succès des armes françaises, la grande épopée napoléonienne, tout, jusqu'aux jours grandioses ou sombres de cette dernière partie du siècle, lui était familier et plus d'une fois, avant de fermer le livre préféré, il s'était écrié que lui aussi serait soldat, un jour, soldat français.

Il était né le 9 janvier 1871, un jour de bataille, un des rares jours où la fortune sourit à la France pendant l'année terrible, le jour de la bataille de Villersexel et, vraiment, il semble que l'enfant en naissant ait entendu l'écho de la charge que l'on sonnait rageusement dans la plaine où sont tombés tant de braves.

Ses études terminées, que faire ?

La carrière militaire, au Canada, offre peu d'avenir, c'est toujours la même vie de garnison, à moins qu'un soulèvement des sauvages du Nord-Ouest ne procure un déplacement de quelques mois et peu de chances de se distinguer dans une guerre de prairies. Une autre porte est ouverte, à la vérité, celle du collège militaire de Kingston, mais les premiers numéros seulement peuvent obtenir une commission dans l'armée anglaise.

Hould avait vingt et un ans ; il était inutile de penser à Kingston.

Il commença son droit à l'Université Laval de Québec, en 1892, mais l'étude des lois n'allait guère à son tempérament fougueux.

Et puis, pourquoi ce code qu'on lui expliquait, était-il en grande partie la reproduction du code Napoléon ? Napoléon !

Et s'arrêtant, l'œil perdu dans la vague, il se disait que le plus grand capitaine des temps modernes avait fait autre chose que donner son nom à un code, il le voyait parcourant l'Europe, à la tête de généraux, d'officiers de soldats qui grognaient toujours et le suivaient quand même, partout, dans les sables brûlants d'Egypte, jusqu'aux plaines glacées de la Russie, élevant les armées, forçant les capitales et amenant les empereurs et les rois à ses pieds.

Ce Napoléon était le sien, le vrai, qui laissait bien dans l'ombre le Napoléon du Code !

Il jeta la toge et s'embarqua, un matin de mai 1892, pour l'Europe, après avoir embrassé ses parents. Il ne devait plus revenir !

Au mois d'août suivant, il s'engageait dans la Légion étrangère, premier pas pour devenir Français.

Devenir Français ! quelle ironie ! Mais Louis XV n'a-t-il pas signé le traité de 1763 !

Le voilà enfin soldat.

C'est un corps à part, que cette Légion étrangère, composée d'épaves de tous les pays, d'éléments divers venus de toutes les parties du globe, d'hommes dont on ignore souvent le passé et le nom, mais dans lequel on trouve aussi beaucoup de jeunes gens que le hasard a fait naître en dehors des frontières de France et qui veulent être Français quand même.

Hould était fort, vigoureux, instruit, intelligent, et se fit vite aimer de ses camarades. Sept mois après son arrivée au corps, il passait caporal et se promettait bien d'échanger bientôt ses galons de laine pour un galon d'or, mais, dans la Légion comme partout, il faut des vides pour les remplacer, et le meilleur moyen connu jusqu'à présent dans l'état militaire, pour en créer, c'est la guerre.

Pendant qu'on l'attendait de différents côtés, elle éclata à Madagascar, et une partie de la Légion fut appelée.